

À la belle matineuse

1

ici
dans le fort
à deux pas
de cette jetée
qui entre deux vagues
disparaît dans les embruns
se tient
quelque chose
que personne ne voit
quelque chose
qui marche
et que le soleil efface
quand pointe le jour
quelque chose
qui reste là
sans y être

ici
les pierres écoutent le silence
et le silence
entre les chants
les colères
les râles et les plaintes
écoute la mort

ici chaque parole libère son ombre
son écho dépend de la paroi

2

ce qui ici s'est éboulé
et continue
dans les dessous
ouvre ce qui reste
aux pas
de qui s'y risque

ici
les ronces
sont sans pouvoir
sur les pierres

je n'avais pour tout œil
qu'un silence
qui cherchait son regard
dans le vent
qui le portait

le soir hésitait
on ne voyait de lui
qu'un point de clarté
une lueur
qui court
par les chemins
quand ils se croisent
et cette obscurité
qu'ils engendrent
avec les premiers pas
où se jouera la nuit

Non, pas là, c'est sans air !
disent les tambours
de l'autre côté des forêts

au Bois Noir
le sombre est
la couleur de l'ombre
celle du temps
celle du soir
quand il verrouille
les routes
de tout son mal
et que l'on entend
monter des serrures
un *Ne pas finir !*
grinçant

Ne pas finir
cela serre la gorge
étrangle œil et poumons

Non, pas là,
on étoufferait encore !
redisent tes pas

*Mais là, oui,
près des grands blocs de pierre !
tu t'arrêtes
et tu vois
s'arracher du noir
émerger de ce loin
qui alentour
continue à flotter
porté par les poussières
ces pierres levées
chargées de tout le visible
qui semblent devoir
se déplier
en modulations indécises
dans les silences
qui tombent
enfin*

le ciel s'est rapproché
l'arbre s'est ouvert
à ses oiseaux endormis
les étoiles restent
prises aux branches
quelque chose de doux
veille

dans la nuit du monde
la mort clignote
toujours

je rentre
j'abaisse mes yeux
vers l'autre nuit

c'est toujours à ras de terre
que naissent les poèmes
entre la retenue des pierres
et l'audace de l'herbe
entre deux lueurs
juste après le vertige
de quelques enjambées

on peut écrire
ce qu'on veut
en ventriloque
des lettres

en langue
donnée aux chats
jetée aux chiens

en langage clair

on ne saisira jamais
que l'ombre
de ce dont on parle

il faudrait écrire
certes
avec des mots
– comment faire autrement –
mais des mots
tels qu'ils se déferaient
dans le vif du courant
qui les porterait
dans le rythme

qui les emporterait
d'échardes en coups de sang
de tourbillons en campagne battue
jusqu'à y perdre les ombres
dont ils s'habillent

alors l'ombre
qu'à faire mu
nous serions devenus
pourrait s'approcher
du soir tombé
de ce qui devant
toujours fuit

et c'est à pas de loup
que nous entrerions
dans l'écart de la nuit
entre minuit et minuit
à paroles menues
que nous pousserions la porte
du domaine enchanté
où paresse la belle matineuse

quel rapace
t'a laissée
à ton abandon
fleur de safran
aveuglée d'aube
évanouie de langue
retournée de désir
scorpion brûlé
cloué vivant
aux murs du temps

qui t'a livrée
à ce qui ne viendra pas
même s'il lui arrive
de passer par la fourche
noire de tes ravins
où veille la mort
ampoule éteinte
sur le vide innocent
à chaque fois
seule désemparée
défigurée
tu apparais
à portée de mains

de mots
d'images

adossé
au mur mitoyen
de la langue
j'attends que du noir
de cette nuit
tu fasses naître
d'autres yeux
dans mes yeux
et que ce soient eux
qui te parlent
à grands coups de paupières
dans la marée des lointains
et que nous unisse le sang
les heures longues de son flux

ce sang
je l'ai bu
ses griffes rouges
son ancre noire
sa corde d'eau salée
ou de glace tressée

j'ai abandonné mes forêts
aux roses de tous les vents

j'ai doublé mon écharpe
de serpents à la voix blanche
et repris les chemins d'ici
et c'est vivant
que je dis
à celle qui jamais ne vient
à celle dont l'imminence de la venue
est toute l'apparition

9

*approche
retrousse tes robes
amie
l'herbe sous les pommiers
se couche
c'est toi qui passes
et la terre qui pousse*

*forge les cordes
de ta lumière
au vent des mots
qui tombent*

*fends le ciel
de tes yeux
à ce noir minéral
qui n'a pas brûlé*

*déchausse le bleu
du poignard de tes reins
jusqu'à offrir le miel rouge
de tes abeilles blanches
à l'improbable langue
vêtue d'énigmes
éclairée de meurtrières
pour voir plus loin
que le pain sur la table
qui manque*

*crois aux sources
à leur oui
quand elles effacent
le réel
à leurs premières eaux
où traîne encore
un peu de cette nuit
que le jour affectionne*

*suis le vent
sa faim d'oiseaux et d'arbres*

*mais aussi de murs
d'angles et d'encoignure*

*que partir et revenir
ne soit qu'un seul anneau*

10

au petit matin
la maison serait transparente
comme du sang neuf
et sur les vitres
de nos vies
ferait alors buée
l'écarlate du soleil